

S O E U R E V A I S E

22 Janvier 1832- 15 Octobre 1903

71 ans âge - 53 de vocation

*

MAISON DE LA PROVIDENCE

OURMIAH -Perse-

L'auguste Reine des vierges a voulu placer dans le ciel, cette année, la première fleur éclosse pour elle sur la terre de Perse et qui, sans rien perdre de sa fraîcheur, a embaumé le sol de sa patrie pendant plus de cinquante ans.

C'était en effet, une âme prédestinée que notre chère soeur Evaise, qui, dans un pays où presque toutes les jeunes filles, comme autrefois les jeunes filles aspirent au mariage, a entendu cette divine parole "qu'il n'est pas donné à tous de comprendre" et y a répondu avec toute l'ardeur de son âme.

Elle naquit à Kosrova, le 22 janvier 1832, de parents bons catholiques, des plus honorables parmi les habitants du bourg; ils avaient consacré à Dieu avant même sa naissance, l'enfant qu'ils attendaient; ce fut une petite fille qu'on appela Nerguise, c'est à dire "le souci". Il est juste d'ajouter immédiatement que notre chère soeur ne justifia jamais la signification de ce prénom, car elle fut toujours au contraire, un sujet de consolation et de joie pour ses parents.

Le Saint-Esprit qui avait sur cette enfant des desseins de miséricorde, inspira à son père le désir de la faire étudier, ce qui n'était pas l'usage alors pour les jeunes filles. Nerguise devint donc l'élève d'un vieux prêtre qui faisait la classe aux petits garçons du village. Très intelligente et fort appliquée, elle fit des progrès rapides et apprit aussi à lire le syriaque, langue de la liturgie chaldéenne.

Sur ces entrefaites, les prêtres de la mission vinrent s'établir en Perse et fondèrent un séminaire pour la formation du clergé à Kosrova, seule localité dont la population fut alors catholique. Naturellement les meilleurs élèves du vieux professeur furent les premières pierres de l'édifice naissant; la pauvre petite Nerguise enviait le sort de ses condisciples et elle allait bien souvent pleurer sous les murs du séminaire, se lamentant de n'être pas un garçon pour partager les études de ses camarades d'école.

Cependant, M. Darnis, le préfet apostolique, avait remarqué la jeune Nerguise; il songeait depuis alongtemps à établir une école pour les filles et lui proposa d'en prendre la direction. Quoiqu'elle n'eut alors que quatorze ans, la jeune institutrice réussit si bien que l'on put présenter un bon nombre d'élèves bien instruites à Mgr Valerga Délégué de la Congrégation de la Propagande, quand il vint visiter les chrétientés de Perse.

Ce fut à ce vénérable prélat que Nerguise fit la première confidence du désir qu'elle éprouvait de se consacrer à Dieu dans une communauté religieuse. Cette vocation parut d'autant plus surnaturelle à Mgr Valerga, qu'elle était très rare et presque inouïe en Perse, où il n'existait d'ailleurs aucune communauté de femmes. Il voulut l'éprouver et exigea du père de Nerguise que celle-ci fût vêtue avec autant de recherche et d'élégance que les autres jeunes filles, malgré la répugnance qu'elle faisait paraître pour la toilette. On lui fit donc, selon la coutume du pays, des chemises et des pantalons de soie, une toque garnie de piécettes d'argent, et tous les ajustements si gracieux qui composent le costume des jeunes persanes.

Mais le coeur de la fervente aspirante était toujours fermé aux vanités du monde et elle persévéra si bien dans ses désirs que Mgr Valerga et M. Darnis crurent devoir lui parler de la Communauté des filles de la Charité et des oeuvres auxquelles elle est appliquée. Leurs explications enflammèrent son âme et toutes les fois que quelque affaire les amenait chez son père, elle les suppliait de négocier son admission dans la famille de Saint-Vincent.

Mgr Valerga ayant accompli sa mission en Chaldée rentrait en Europe et passait à Constantinople et à Paris; il plaida chaleureusement la cause de sa protégée et six mois après elle recevait, par l'entremise de M. Darnis, l'admission tant désirée.

Narguise conserva toujours une profonde reconnaissance au vénérable prélat qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes divines et les lettres qu'il lui écrivait de temps en temps témoignaient de l'estime toute paternelle qu'il conservait pour "sa petite Persane".

Quand elle arriva à Constantinople pour postuler, la jeune fille ne connaissait ni un mot de français ni un usage européen: aussi était-elle fort embarrassée au réfectoire pour se servir de la cuiller et de la fourchette, instrument absolument inconnus en Perse. La première fois qu'elle se mit à table avec la Communauté, elle avala d'un trait la portion de vin pur serviedevant elle, puis saisissant le pot rempli d'eau qui était sur la table, elle y but à longs traits. Ce jour-là, la récollection et le silence du réfectoire furent légèrement enfreints, comme il est facile de le comprendre, et la pauvre postulante, ne sachant d'où provenaient les rires qu'elle entendait, rougit bien fort en apprenant qu'elle en était la cause. Interrogée ensuite par la bonne soeur Lesueur; elle répondit tout naïvement " : Chez nous on ne gâte pas le vin par le goût de l'eau; on le boit tout pur et ensuite, si l'on a soif, on a de l'eau."

Cependant, douée d'une rare intelligence et d'une grande bonne volonté, elle eut bien vite appris les usages européens et les simples coutumes de la Compagnie. Ma soeur Lesueur la garda dix-huit mois à Galata et lorsqu'elle l'envoya à Paris, l'heureuse postulante lisait, parlait et écrivait le français fort correctement. Elle put donc profiter avantageusement des instructions de la respectable soeur Buchepot instructions dont le souvenir resta profondément gravé dans son coeur, et qu'elle mit pieusement en pratique durant toute sa vie.

Après sa prise d'habit, ma soeur Evaise serait bien volontiers restée quelque temps en France, mais la digne soeur Lesueur la demandait pour la province de Constantinople et on la lui envoya. Quand elle arriva à Galata, c'était l'époque de la guerre de Crimée; elle vit à l'oeuvre nombre de vaillantes ouvrières qui se dévouaient auprès des blessés et elle put partager leurs travaux, en s'édifiant de leurs exemples. A cette école de générosité et de ferveur, sous la maternelle direction de ma Soeur Lesueur, Evaise se préparait, sans le savoir, à la mission que le bon Dieu lui réservait de toute éternité.

Elle venait de faire les saints voeux, lorsque son ancien directeur M. Darnis, qui désirait depuis longtemps voir les filles de la Charité s'établir en Perse, vint à Constantinople pour s'entendre à ce sujet avec le vénéré M. Boré, alors visiteur de la Province. Le moment était providentiellement choisi : la guerre de Crimée se terminait, et parmi les soeurs qui quittaient les ambulances, on trouva facilement des âmes généreuses prêtes à affronter les périls du voyage et les difficultés d'une fondation. Ma soeur Lesueur proposa l'affaire à M. notre très honoré Père, et, avec l'approbation des supérieurs, le départ fut bientôt préparé. Les soeurs élues pour être les premières ouvrières de la nouvelle moisson étaient au nombre de cinq; la plus

jeune d'entre elles était notre chère soeur Evaise, connue désormais ^{so} sous le nom de soeur Anna, qui fut une précieuse auxiliaire pour ses compagnes par sa connaissance de la langue et des moeurs persanes. Son charmant caractère et sa naïve gaieté contribuèrent largement à entretenir la bonne humeur et le courage pendant le voyage qui se fit à cheval et au cours duquel les voyageuses payèrent leur apprentissage par plus d'une chute. M. Darnis conduisait la caravane, et son caractère très vif était souvent exercé par la lenteur des tchavadars qui n'étaient jamais pressés de partir. Quand il se fâchait quelquefois, la petite soeur Anna disait avec sa simplicité ordinaire: " O mon Père, ne vous fâchez pas; si nous faisons une faute, nous pourrons nous confesser à vous; mais vous,.. à qui vous confesserez-vous ?"... et le bon missionnaire se déridait, se mettait à rire, en disant : " Qui croirait que cette petite Persane me fait la leçon ?..."

Lorsque la caravane arriva à Kosrova, toute la population sortit au-devant des soeurs; on baisait leurs mains, leurs vêtements; on les conduisit à l'église où le Te Deum fut chanté. Selon l'usage du pays, chacun disait aux soeurs en montrant ses enfants : "Ce sont vos serviteurs", et en montrant sa propriété : "Ce jardin est cadeau pour vous". Ma soeur Anna, qui servait d'interprète, traduisait toutes ces phrases à ses compagnes et remerciait en leur nom. Ma soeur Dupuy, tout effrayée ne put s'empêcher de lui dire : "mais, ma soeur Anna, vous acceptez toujours; que ferons-nous à tous ces jardins ?"... Celle-ci se mit à rire et expliqua que c'était là tout simplement des formules de politesse mais que l'on ne donnerait rien, ce qui rassura la bonne soeur, d'abord effrayée de tant de richesses !.

Pendant son séjour à Kosrova, ma soeur Anna rendit les plus grands services à nos soeurs; l'année suivante elle partit avec ma soeur Couesbouc pour commencer l'établissement d'Ourmiah. Elles y ouvrirent une école et un dispensaire qui fut immédiatement très fréquenté; ma soeur Evaise se multipliait; elle devait diriger l'école, répondre aux malades, recevoir les visites, etc... Toujours bonne et douce, elle arrivait à tout sans paraître pressée. Lorsque la maison s'augmenta, elle se fit le bon ange des nouvelles arrivées, les mettant avec la plus aimable complaisance au courant des habitudes et se faisant leur professeur de langues avec une patience inaltérable.

Déchargée de l'école, soeur Anna passait ses matinées au dispensaire et dans l'après-midi elle partait, accompagnée d'une femme, pour la visite des malades à domicile. Quel bien ne fit-elle pas au milieu des pauvres par ses bonnes paroles, ses encouragements et les simples remèdes qu'elle distribuait ! Les médecins étaient alors très rares à Ourmiah, et soeur Anna s'était acquis une véritable célébrité. On l'appelait "Akin Bâchi" (la tête des médecins), et, de fait, le bon Dieu bénissant son zèle et sa piété, donnait à ses remèdes, une efficacité qui parut souvent merveilleuse. Son dévouement se manifestait aussi par le soin qu'elle prenait de réunir tous les dimanches les femmes du quartier nouvellement converties, pour leur apprendre à bien entendre la sainte messe et à s'acquitter de leurs devoirs de religion. Parmi les pauvres qu'elle servait ainsi avec tant d'amour "corporellement et spirituellement", comme le veulent nos saintes règles, cette vraie fille de Saint Vincent avait ses préférés: c'étaient les plus disgrâciés et les plus abandonnés.

Dans la petite conférence tenue huit jours après sa mort, toutes ses compagnes se sont plu à faire l'éloge de sa profonde humilité et de sa grande douceur.

"Trois soeurs servantès se sont succédées dans la maison depuis sa fondation; toutes ont trouvé en ma soeur Anna le même concours, la même soumission à leurs moindres désirs. Toujours prête à donner les renseignements qu'on lui demandait sur la manière de procéder avec les Persans, elle n'imposait jamais sa manière de voir, et après avoir dit ce qui lui semblait à propos, elle restait parfaitement calme et tranquille si son avis n'était pas suivi.

"Elle ne se prévalut jamais de sa qualité de doyenne pour exiger quelques égards; au contraire, elle se regardait sincèrement comme la dernière de toutes, bien qu'elle eût, à différentes reprises, remplacé la soeur servante absente ou décédée."

Une autre soeur a remarqué le grand respect que portait ma soeur Anna à tous les missionnaires. Elle avait vu arriver dans la mission tous ces messieurs, jeunes et inexpérimentés; mais on était frappé de la soumission qu'elle leur témoignait, et on se rappelait, en la voyant leur parler, la recommandation que faisait notre bienheureux Père à nos premières soeurs de considérer toujours les prêtres avec la même vénération que s'ils étaient au saint autel.

Parlant de la simplicité de la chère défunte : "C'était, disent ses compagnes, une vraie colombe sans fiel ni amertume, ne connaissant pas le mal et ne pouvant pas le soupçonner dans les autres. Tout ce qu'elle faisait était d'une candeur remarquable et elle était l'ennemie de toute duplicité. Les plus grands coupables n'avaient pas de peine à s'exuser à ses yeux; elle les coyait volontiers, étant tout heureuse de penser que les accusations portées contre eux étaient fausses. Lorsque la malice était visible, elle cherchait bien vite à oublier et avait soin de n'en plus parler pour ne pas porter atteinte à la vertu de charité.

"Cette divine vertu lui était en effet bien chère. Elle la pratiquait avec une perfection d'autant plus méritoire qu'elle était naturellement très sensible et qu'elle eut à supporter des caractères fort difficiles. Néanmoins la paix n'était jamais troublée, parce que ma soeur Anna n'opposait à tout que le support et le silence. Parfois les soeurs se plaignaient des Persans, de leur caractère, de leurs défauts, sans penser qu'elles pouvaient faire ainsi de la peine à leur compagne. Soeur Anna, sentait en effet vivement, ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans leurs paroles, mais elle était si bonne qu'on ne l'entendit jamais élever la voix avec feu pour défendre ses compatriotes. S'il était question d'un seul individu, elle l'excusait doucement, sans nous faire sentir l'injustice que nous commettions, en attribuant à tout le peuple la faute ou le défaut d'un seul. Quand il lui semblait avoir fait quelque peine à une de ses compagnes; elle allait aussitôt à sa recherche pour lui faire des excuses; si une autre lui paraissait triste ou découragée, elle allait demander tout naïvement à sa soeur servante s'il n'y avait pas moyen de la distraire ou de la consoler. Son excellent coeur ne pouvait voir verser des larmes sans chercher à les tarir.

"Ma soeur Evaise avait toujours joui d'une bonne santé et son tempérament robuste faisait espérer qu'elle vivrait longtemps encore pour le bonheur de la petite famille. Cependant une laryngite chronique lui occasionnait depuis quelques années une toux presque continuelle; pendant les grandes chaleurs de l'été elle ressentait quelque soulagement, ce qui lui permettait de cultiver encore un peu le petit jardin de la maison et surtout ses chères fleurs; mais aussitôt les premiers froids arrivés, elle devait rester enfermée et nous craignons de la perdre.

Malgré nos appréhensions, elle célébra sa cinquantaine le 19 juillet 1900; nos soeurs de Kosrova étaient venues se joindre à nous pour entourer la doyenne de la province. Mgr Lesné et tous les bons missionnaires voulurent partager notre fête de famille. La bonne soeur Anna tout heureuse semblait revivre !... Nous eûmes encore le bonheur de la conserver encore trois ans, mais toujours faible, toujours plus souffrante. Enfin, le 3 octobre, un accident très grave déterminé par une violente quinte de toux, acheva de rompre les liens si frêles qui la retenaient sur la terre.

"Elle souffrit pendant douze jours des douleurs intolérables, mais surtout avec une patience qui édifiait tout le monde. Elle envisageait la mort avec le calme et la douceur qui avaient fait le fond de son caractère pendant toute sa vie. "L'ange ne vient pas me chercher disait-elle, employant une poétique expression chaldéenne, j'ai pourtant les yeux sur son chemin."

"Enfin, le 15 octobre, après avoir une dernière fois reçu son Dieu et avoir répété combien elle était heureuse d'aller le retrouver, soeur Anné s'endormit doucement.".. Elle avait tenu tous les jours de sa vie les yeux fixés sur le chemin du ciel...l'ange était venu la chercher.

Les dévoués missionnaires qui l'avaient si charitablement visitée et assistée lui firent des funérailles touchantes: ils chantèrent la grand-messe et l'office des morts, puis le cortège, suivi d'une foule immense, traversa le jardin de la mission, tandis que le clergé chaldéen chantait les hymnes funèbres. On arriva ainsi en procession au caveau où reposent déjà Mgr Cluzel avec plusieurs missionnaires et nos chères soeurs Cullin et Meunier; ce fut au milieu, des larmes et des sanglots que le cercueil de notre chère soeur Evaise y fut descendu pour y attendre le jour de la résurrection.

Mgr Audou, archevêque chaldéen d'Ourmiah, qui était à Kosrova au moment du décès de soeur Evaise, daigna adresser à nos soeurs une lettre qui marque l'estime qu'il faisait de la chère défunte. Mgr Lesné qui, lui aussi, était absent, prit une part très paternelle à la douleur de la petite famille: il voulut bien recommander la bonne soeur Anna aux prières des missionnaires et célébra la sainte messe à son intention. Nous avons la confiance que tous ces pieux suffrages ont hâté l'entrée au ciel de l'âme si pure que nous avons perdue.

